

Alfred Bruneau et l'habit vert

Au soir de sa vie, le compositeur Alfred Bruneau peut se retourner sur son passé sans honte ni regret. Il a connu les plus grand succès avec la bataille naturaliste menée au cœur de la musique française, en compagnie d'Emile Zola, composé nombre d'opéras qui ont alimenté la critique musicale pendant de nombreuses années, côtoyé Jules Massenet, Gabriel Fauré, Richard Strauss ou Gustav Mahler. Décoré à maintes reprises dans l'ordre de la Légion d'honneur, nommé Inspecteur des Conservatoires et Ecoles de musique, il est donc également reconnu et apprécié du pouvoir politique en place. Son engagement en faveur du capitaine Dreyfus, aux côtés de Zola, l'a certainement desservi et a freiné l'essor de sa musique mais lui a valu la reconnaissance des politiques et du plus illustre d'entre eux : Clemenceau, le compagnon de route des combats politiques de l'affaire Dreyfus.

Tous ces honneurs, toutes ces rencontres, ces personnes qui ont façonné sa vie, Alfred Bruneau en fait part au public dans divers textes qu'il écrit dans les dernières années de sa vie. En 1931, il publie *A l'ombre d'un grand cœur*, souvenirs émouvants de sa collaboration et de son amitié avec Emile Zola. En 1935, quelques mois après sa disparition, paraît chez Delagrave une monographie consacrée à Massenet, dont il est l'auteur et qu'il n'aura pas vu publiée. C'est là l'autre grande figure tutélaire de sa carrière de musicien, celui qui lui a donné la passion du théâtre et de l'opéra.

Entre ces deux dates, Alfred Bruneau a la projet de coucher sur le papier d'autres souvenirs. Tous d'abord ceux liés à son enfance aux côtés de son père, violoniste d'orchestre, et de sa mère, peintre et élève de Camille Corot. Il y évoque également ses premiers pas de musicien, les années passées dans la classe de violoncelle de Franchomme au Conservatoire de Paris ainsi que sa rencontre avec Massenet et ses premiers pas difficiles dans le métier de compositeur. Ces souvenirs d'enfance et de jeunesse sont restés inédits jusqu'en 1981, date à laquelle Danielle Pistone les publie dans la Revue Internationale de Musique Française¹.

Bruneau avait pour projet de donner une suite à ses souvenirs, ce qu'il n'aura pas le temps de faire. Il s'agissait alors de laisser des chroniques sur les neuf années passées à l'Académie des Beaux-Arts, dans la sous-section de composition musicale. Ces pages

¹ *Souvenirs inédits*, Alfred Bruneau, texte édité par Danièle Pistone, Revue Internationale de Musique Française, Slatkine, Genève, n°7, février 1982.

devaient avoir pour titre « L’habit vert »². C’est dire que cette élection et cet honneur d’être admis à l’Institut de France ont beaucoup compté pour lui³. C’est pour cette raison qu’il semblait judicieux de revenir sur cette élection ainsi que sur les liens qu’Alfred Bruneau a entretenus avec cette honorable institution dès son plus jeune âge.

Le Prix de Rome et l’Institut de France

C’est en 1881 que Bruneau obtient un Second Grand Prix de Rome. Cette année-là, le jury ne délivra pas de Premier Prix, au grand dam de Charles Gounod. Bruneau est donc, malgré tout, le lauréat, invité à séjourner à la Villa Médicis. Mais, il renonce à s’y rendre afin de rester au chevet de sa mère déjà souffrante. Malgré ce renoncement qui doit coûter énormément au jeune musicien, les honneurs lui sont rendus en décembre de la même année, à l’Institut de France. En effet, la tradition voulait que le lauréat du Prix de Rome fasse exécuter sa cantate sous la coupole. Le jeune compositeur assiste donc à l’exécution de sa cantate, *Geneviève*, par les musiciens de l’Opéra de Paris, en décembre 1881, et fait ses premiers pas dans la vénérable institution. La presse d’alors ne manque pas de se faire l’écho de l’événement, s’indignant que le Premier Prix n’ait pas été décerné à Alfred Bruneau, qui apparaît déjà comme un compositeur original et indépendant. Son portrait est dessiné dans plusieurs journaux et le dessinateur Bayli représente Bruneau, avec sa barbe et ses lorgnons, contemplant la partition de son ouvrage⁴.

Par la suite, Alfred Bruneau retombe dans l’anonymat qui est le lot de beaucoup de lauréats du Prix de Rome avant de refaire surface avec *Kérim* (en 1887) et surtout avec *Le Rêve* en 1891, créé à l’Opéra-Comique, sur un livret de Louis Gallet, d’après le roman d’Emile Zola. Dès 1888, le compositeur vit dans l’ombre du célèbre romancier, noue avec lui une collaboration féconde et devient son ami intime. Zola est alors au sommet de sa gloire, représentant contesté mais incontournable du naturalisme littéraire. Dès 1890, l’écrivain tente de pousser les portes de l’Académie Française mais la Coupole se refuse, par plus de vingt fois, à l’accueillir sous son toit. Avec la publication de *J’Accuse*, le 13 janvier 1898, le romancier se ferme définitivement les portes de cette institution à laquelle il rêvait

² C’est Danièle Pistone qui, dans l’introduction au *Souvenirs inédits* d’Alfred Bruneau, évoque ce titre. *L’Habit vert* était également une comédie en quatre acte de Robert de Flers et Gaston Arman de Caillavet (avec qui Bruneau écrivit un opéra, *Le Jardin du paradis*, d’après un conte d’Andersen). Cette pièce était une satire de l’Académie française, poussée jusqu’à la farce, dans la tradition du théâtre de boulevard.

³ Finalement, Alfred Bruneau n’écrira jamais ces souvenirs et nous n’avons retrouvé, pour le moment, aucune note préparatoire à l’écriture de ces pages.

⁴ Quatre portraits de Bayli, à l’encre de Chine, sont conservées dans la collection Puaux-Bruneau.

d'appartenir, lui qui avait échoué par deux fois au baccalauréat, butant sur les épreuves de français, lui qui était italien de naissance et qui ne rêvait que de prouver son profond attachement à la société française. L'Académie lui ferme donc les portes. Est-ce qu'Alfred Bruneau, son ami le plus proche, saura faire mieux que lui et repousser les méfiances des membres de l'Académie des Beaux-Arts, plus connus pour leur conservatisme que pour leur largeur d'esprit ?

Elections à l'Institut, 1918-1925

C'est certainement la question que Bruneau se pose au cours de l'année 1918, lorsque Charles-Marie Widor, titulaire du fauteuil numéro III, est élu secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il laisse donc son fauteuil vacant et Alfred Bruneau songe à poser sa candidature. Il est maintenant devenu un compositeur reconnu, une autorité en matière de critique musicale. Pourtant, il est toujours contraint de faire ses preuves sur les scènes musicales, de prouver la haute valeur de ses partitions, toujours en but à une certaine frange bien-pensante de l'*intelligentsia* musicale française. Si ses derniers opéras ont accueilli les faveurs de la critique, le public est moins au rendez-vous. Sa dernière création, *Les Quatre Journées* (Opéra-Comique, 1916) n'a pas marqué les esprits alors même qu'il y faisait preuve d'un patriotisme à toute épreuve au moment où la bataille de Verdun achevait son massacre.

Dans cette candidature, Alfred Bruneau est soutenu par un fidèle, Gustave Charpentier, émule du réalisme musical de Bruneau, académicien depuis 1912 et le décès de Jules Massenet. Dès le 2 avril 1917, Charpentier tient Alfred Bruneau régulièrement informé de la préparation de cette élection. Cependant, les conditions ne sont pas réunies pour un vote serein et l'élection est remise de mois en mois. Bruneau hésite encore à se présenter et Charpentier, après une mise en garde, l'encourage à se porter candidat dans un télégramme :

L'élection aura lieu et samedi expire délai pour candidatures. La réunion samedi dernier supprimée. Suis sans renseignement sur opinion secrétaire très ferme. Si tu te décides télégraphie lui qu'il recevra une lettre de toi car il faut prévoir retard poste. Candidatures sont celles prévues mais aucune n'est encore parvenue au secrétariat. Affections. Gustave Charpentier⁵

Alfred Bruneau ne se sent pourtant pas de force à défendre une candidature, notamment lorsqu'il apprend celle de Debussy. De plus, les clivages au sein de l'Académie

⁵ Gustave Charpentier à Alfred Bruneau, télégramme du 5 avril 1918, coll. Puaux-Bruneau.

des Beaux-Arts semblent le rebuter. En effet, Widor souhaite que l'élection puisse se tenir le plus rapidement possible tandis que Théodore Dubois semble vouloir temporiser et réunir une majorité pour le candidat qu'il soutient. Les visites académiques vont bon train et Charpentier s'en fait l'écho auprès de Bruneau en avril 1918 :

De d'Indy pas question. Rabaud a fait des visites, il plaît, on le trouve un peu jeune, mais sérieux. Redon et Baschet ne peuvent faire que voter pour leur musicien Vidal si celui-ci se présente. Attendons les prochaines séances. Nous avons le temps de nous faire une opinion et j'espère bien te voir avant la fin du mois. Toutefois les événements décideront si les désirs de Widor quant à la date ou les nôtres détermineront une majorité. L'Académie est brave. Cependant il y a des limites⁶.

L'élection devait donc avoir lieu avant l'été 1918 mais la mort de Debussy, le 25 mars 1918, vient une nouvelle fois bouleverser le cours des événements : « Tout est changé. Tu as ta liberté et quelques semaines pour réfléchir et poser ta candidature. En tous cas, si j'apprends du nouveau je te préviendrai. Il est possible que les événements fassent reporter l'élection⁷. » Charpentier avait raison puisque l'élection est finalement reportée à l'automne 1918 et verra l'élection d'Henri Rabaud, Charpentier émettant ce seul jugement en direction de Bruneau : « Voici le terrain déblayé, à toi maintenant⁸. »

Le décès de Camille Saint-Saëns, en 1921, permet donc à Bruneau d'envisager désormais plus sereinement une candidature à l'Académie des Beaux-Arts. Les noms des candidats sont confirmés le 18 février 1922. La candidature d'Alfred Bruneau fait bonne impression sur le jury. La lettre qu'il a envoyée retrace sa carrière musicale à grands traits, rappelle les collaborateurs prestigieux desquels il a su s'entourer et réaffirme son amour pour la musique :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de poser ma candidature au fauteuil du très regretté maître Camille Saint-Saëns.

Je me permets de rappeler à l'Académie ma carrière de compositeur qui, commencée avec *Kérim*, suivie avec le *Rêve*, *l'Attaque du moulin*, le *Requiem*, *Penthésilée*, *Messidor*, *l'Ouragan* et autres ouvrages, s'est continuée avec le *Roi Candaule* et le *Jardin du Paradis* que l'Opéra va représenter bientôt, carrière au cours de laquelle j'ai eu successivement pour principaux collaborateurs Henri Lavedan, Emile Zola, Catulle Mendès, Maurice Donnay, Armand de Caillavet et Robert de Flers (vous trouverez plus loin un résumé de ma carrière). Durant son cours, dans les diverses fonctions qui me furent confiées, et notamment, en succédant à Reyer comme inspecteur général de l'enseignement musical, je crois avoir montré l'amour de mon art qui n'a jamais

⁶ Gustave Charpentier à Alfred Bruneau, lettre du 8 avril 1918, coll. Puaux-Bruneau.

⁷ Gustave Charpentier à Alfred Bruneau, lettre sans date, coll. Puaux-Bruneau.

⁸ Gustave Charpentier à Alfred Bruneau, lettre du 31 octobre 1918.

cessé de m'animer. Décuplé par les cruelles doctrines que professent nos jeunes anarchistes et qui font de moi, chaque jour davantage, un apôtre fervent de la tradition, seule source de toute innovation, cet amour demeure la grande joie de ma vie. Je serais heureux de l'associer aux sentiments de l'illustre Académie, compagnie dont le suffrage me rendrait fier⁹.

Face à lui, quelques noms prestigieux de la musique française dont la postérité ne s'est pas toujours souvenu : Alexandre Georges, Georges Hue, Paul Vidal, Charles-Henri Maréchal et Gabriel Pierné. La section de musique classe les candidatures lors de sa séance du 18 février 1922, plaçant Alfred Bruneau et Gabriel Pierné, au premier rang, *ex aequo*. Gustave Charpentier est donc très optimiste quant à l'issue du vote mais ses espoirs seront rapidement déçus.

L'élection se déroule le 4 mars. Dès le premier tour, 11 voix sur 36 votants se portent sur Georges Hue. Maréchal arrive en second position, devant Alfred Bruneau. Il faudra cinq tours avant que ne se dégage une majorité de 19 voix pour Georges Hue, élu, contre 7 voix à Bruneau. Charpentier est au désespoir :

Widor triomphe.

Que puis-je te dire. J'ai envie de pleurer, et je ne me sens pas le courage d'aller t'embrasser. Cela me ferait trop de mal.

Au 2^{ème} tour Dubois m'a montré son bulletin : Bruneau, il comptait sur ton succès.

[...] Qui nous a lâchés ? Je l'ignore. Tous ceux qui promirent semblaient bien d'accord. C'est à croire que les bulletins sont changés sur le bureau par la subtilité du Secrétaire.

Enfin tu as conservé tes 7 voix jusqu'au bout, et te trouves en bonne posture pour la prochaine.

Beaucoup m'on dit : ce sera pour la prochaine¹⁰.

Et la prochaine élection se déroule dès 1924, après les disparitions successives de Théodore Dubois et Gabriel Fauré. L'élection au fauteuil de Théodore Dubois a lieu le 30 novembre 1924. Pierné et Bruneau sont toujours en première position et c'est finalement Pierné qui l'emporte sur son ami, au troisième tour, avec 23 voix sur 34 contre 10 à Bruneau. Cependant, il est maintenant certain pour tout le monde que Bruneau occupera le siège laissé vacant par la disparition de Fauré. La nouvelle élection se tient le 17 janvier 1925. Bruneau la prépare avec ferveur, dressant une liste de tous les membres de l'Académie des Beaux-Arts avec leurs adresses respectives¹¹ afin de leur écrire et de défendre sa candidature.

Outre Bruneau, les candidats sont Alfred Bachelet, Paul Vidal, Henri Büsser, Alexandre Georges et Guy Ropartz. 35 membres de l'Académie des Beaux-Arts prennent part au scrutin et 16 voix se portent sur Bruneau au premier tour. Au second tour, Bruneau obtient

⁹ Alfred Bruneau, lettre de candidature à l'Académie des Beaux-Arts, sans date [1922], coll. Puaux-Bruneau.

¹⁰ Gustave Charpentier à Alfred Bruneau, lettre du 4 mars 1922, coll. Puaux-Bruneau.

¹¹ Cette liste est conservée dans la collection Puaux-Bruneau.

20 voix et devient membre de l'Académie des Beaux-Arts après plusieurs tentatives et des luttes souvent difficiles. La lettre attestant de son élection lui arrive dès le lendemain, avec ce ton solennel qui sied à l'accueil d'un nouvel académicien sous la Coupole :

Paris, le 17 janvier 1925

Le secrétaire perpétuel de l'Académie à Monsieur Alfred Bruneau, Membre de l'Institut

Monsieur et très honoré confrère,

J'ai l'honneur de vous informer que l'Académie des Beaux-Arts, en sa séance de ce jour, vous a élu à la place vacante dans la Section de Composition musicale par suite de la mort de M. G. Fauré.

Aussitôt que l'Académie aura reçu l'ampliation du décret approuvant votre élection, je m'empresserai de vous inviter à prendre part à nos travaux.

Veillez agréer, Monsieur et honoré Confrère, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

Charles-Marie Widor¹²

L'élection d'Alfred Bruneau et la presse

Dès l'annonce de cette élection, la presse parisienne s'empare de l'événement et consacre une bonne partie de ses chroniques musicales à commenter l'entrée de ce musicien atypique au sein d'une institution aussi conservatrice. Un journaliste du *Quotidien* se rend chez Bruneau, rue Vital, pour recueillir les premières impressions du lauréat. Entouré de sa femme, Philippine, de sa fille, Suzanne, et de quelques amis, le nouvel académicien fait bon accueil au journaliste qui lui en sait grée : « Le nouvel académicien n'a le fauteuil ni solennel ni renfrogné. Il est l'amabilité même¹³. » Et de recueillir les premières impressions du nouvel académicien :

« Mes impressions de nouvel élu ? Mais ... je suis très content ... »

Derrière le lorgnon, le regard rieur du maître dit la simplicité, la sincérité de cette affirmation.

« Je ne veux d'ailleurs pas parler de moi, mais des amis dévoués qui m'ont élu. Il m'a été d'une douceur infinie de voir que la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts, réunie samedi dernier pour choisir son

¹² Charles-Marie Widor à Alfred Bruneau, lettre du 17 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

¹³ *Le Quotidien*, 18 janvier 1925.

candidat, me présentait à l'unanimité. Mes amis sont de bons amis. Je suis très content ... mais surtout très ému et très reconnaissant¹⁴. »

L'Echo de Paris note surtout avec quelle rapidité l'élection a été menée : « Ce fut court¹⁵ », tandis que *La Lanterne* juge l'entrée d'Alfred Bruneau sous la Coupole comme un « évènement d'ordre capital¹⁶ ». *La Liberté* remarque surtout la personnalité atypique de Bruneau et évoque, à son sujet, une « curieuse figure du monde musical¹⁷ ». La légitimité de l'élection du compositeur ne fait aucun doute. *Le Gaulois* rappelle son immense carrière et toute la reconnaissance que Bruneau était en droit d'obtenir de la part de ses pairs : « M. Alfred Bruneau avait tous les titres pour aller siéger en cette Académie des Beaux-Arts qui a été le rêve de toute son existence de probité et de talent¹⁸. » Le ton est le même pour Raoul Bunel qui, dans *L'Œuvre*, estime que c'est là le « couronnement légitime d'une très belle carrière¹⁹ » et qu'il est incontestablement un compositeur de tout premier ordre : « Dans la lignée nombreuse des musiciens français contemporains, il a fait figure de créateur, et il en est bien peu qui auront mérité ce titre si rare²⁰. »

D'autres journaux vont davantage souligner le fait que l'hommage rendu à Alfred Bruneau est bien tardif. C'est dans cet esprit qu'Emile Vuillermoz commente l'événement : « L'Académie des Beaux-Arts vient de s'honorer et de prouver sa clairvoyance en offrant à Alfred Bruneau un fauteuil à l'Institut. Cet hommage n'est que trop tardif²¹. » Vuillermoz poursuit son article avec une attaque en règle contre les autres prétendants à cette élection, jugeant qu'il aurait été tout à leur honneur de laisser la place au meilleur d'entre eux :

Et, disons le franchement, l'on ne comprend pas comment des compositeurs tels que MM. Alexandre Georges ou Guy Ropartz, par exemple, aient pu avoir de leur propre talent une idée assez haute pour oser briguer la glorieuse succession de Gabriel Fauré, alors qu'Alfred Bruneau sollicitait cet honneur.

J'ai la plus grande estime pour les mérites d'Alfred Bachelet, d'Henry Büsser et de Paul Vidal, mais, tout en reconnaissant la légitimité de leurs ambitions académiques, j'estime que les 5 candidats de cette « fournée » auraient dû suivre l'exemple de certains de leurs collègues littéraires et de s'effacer devant un artiste à qui ce triomphe était dû²².

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *L'Echo de Paris*, C.M. Savarit, 18 janvier 1925.

¹⁶ *La Lanterne*, Louis Vuillemin, 20 janvier 1925.

¹⁷ *La Liberté*, 19 janvier 1925.

¹⁸ *Le Gaulois*, L. S., 18 janvier 1925.

¹⁹ *L'Œuvre*, Raoul Brunel, 18 janvier 1925.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *L'Excelsior*, Emile Vuillermoz, 19 janvier 1925.

²² *L'Excelsior*, Emile Vuillermoz, 19 janvier 1925.

Vuillermoz achève son article en espérant que cette élection saura faire l'unanimité et que se tairont, pour un temps, les querelles esthétiques qui ne cessent de déchirer le monde musical français : « Tous les musiciens que n'aveuglent pas le sectarisme et les partis pris d'écoles se réjouissent sans arrière-pensée de ce succès²³. »

Jean Poueigh, dans *l'Ere nouvelle*, se montre plus critique à l'égard de Bruneau. Il juge avec sévérité ses derniers opéras, *Le Roi Candaule* et *le Jardin du Paradis*, espérant qu'une fois élu, le compositeur abandonnerait son style académique pour revenir aux audaces de sa jeunesse :

Renoncer ainsi à tout ce qui fut naguère le meilleur de soi, c'est moins une apostasie volontaire qu'une abjuration voulue. Ayant maintenant réparé ses erreurs passées, M. Bruneau a été jugé digne d'entrer à l'Institut. Puisse l'ombre bienveillante de Gabriel Fauré – dans le fauteuil duquel il va s'asseoir – lui conseiller, dès à présent qu'il est de l'Académie, de renoncer au style académique pour revenir à l'âpre originalité qui communiquait à son œuvre de jadis une émouvante robustesse. Répudiant *Le Roi Candaule* et dédaignant *Le Jardin du Paradis*, M. Alfred Bruneau se doit de faire un retour sur son passé : qu'il se souvienne des audaces du *Rêve*, des bucoliques de *l'Attaque du moulin*, de l'ample tenue de *Messidor*, de la fougue de *l'Ouragan*, de la paix sereine des *Quatre journées* – et les mélomanes lui rendront leur sympathie et leur admiration²⁴.

Enfin, si l'on applaudit à cette élection, on regrette souvent qu'elle ne fût pas intervenu plus tôt, et de mettre en exergue le conservatisme et l'inertie de la vénérable institution :

L'élection de M. Bruneau ne peut, bien entendu, rien ajouter à sa gloire ; par contre, elle honore grandement ceux qui l'ont assurée ... avec un simple retard de 25 ans. Mais l'Institut ne saurait prétendre représenter une synthèse du mouvement intellectuel, qui se déroule au-dessus et en dehors de lui. Une très grande partie des noms qui, depuis un demi-siècle, jalonnent l'évolution de l'art, lui sont restés étrangers, et, en ce qui concerne la musique, on attendit que Debussy fût mort pour s'aviser qu'il eût fait bonne figure sous la Coupole²⁵.

Enfin, ultime reconnaissance, *Le Monde Illustré* consacre sa première page à Alfred Bruneau, donnant de lui une immense photographie debout, chez lui, devant sa bibliothèque, barbe grise et binocle. A cela s'ajoute le témoignage public de quelques amis qui profitent de la presse pour lui rendre hommage, le plus enthousiaste d'entre eux étant le chanteur Marc Delmas qui considère Bruneau comme le « Père de toute la musique actuelle », achevant son

²³ *Ibid.*

²⁴ *L'Ere nouvelle*, Jean Poueigh, 21 janvier 1925.

²⁵ *Le Ménestrel*, P. B., 23 janvier 1925.

témoignage par une louange dithyrambique : « L'Institut vient d'accueillir un homme et, en même temps, un Exemple²⁶ ! »

Les réactions des amis

Dès l'annonce de l'élection, les lettres de félicitations et les télégrammes arrivent en grand nombre chez Bruneau. En tout, plusieurs centaines de lettres et de cartes visites seront acheminées rue Vital. Les amis, les politiques, les musiciens et les artistes de tout bord mettent un point d'honneur à marquer leur satisfaction. Parmi les musiciens, la jeunesse tient à rendre hommage à son illustre prédécesseur, à l'image de Jules Canteloube :

Laissez-moi vous dire la joie que m'a causé votre élection à l'Institut !

Nul n'en est plus heureux que moi.

Il me paraissait, comme à tous les artistes, que le scandale avait trop duré. Il vient de cesser enfin et l'auteur de tant d'œuvres si belles, si élevées, et si fortes reçoit justice.

Veuillez agréer, Maître, l'hommage de ma joie et mes très respectueuses félicitations auxquelles se joint ma profonde et sincère reconnaissance²⁷.

Les jeunes musiciens ont toujours apprécié le soutien que Bruneau n'a cessé de leur apporter et ils s'en souviennent au moment où l'on reconnaît officiellement sa place éminente de compositeur. Albert Roussel se montre donc très enthousiaste et place beaucoup d'espoir dans l'élection de Bruneau, espérant que celui-ci poursuivrait, avec davantage de force encore, son combat en faveur d'une musique moderne :

J'apprends avec joie ce matin l'heureuse nouvelle de votre élection à l'Institut. Je tiens à vous dire de suite combien je m'en réjouis. Je sais par moi-même quelle aide morale vous avez toujours apportée aux efforts des jeunes musiciens et je suis certain que la place que vous occupez maintenant à si juste titre vous permettra de continuer et d'élargir dans le monde musical votre bienfaisante influence²⁸.

Francis Casadesus réitère son admiration à l'égard de Bruneau, lui qui a souvent transcrit ses opéras pour le piano : « C'est une bien grande joie pour nous d'apprendre votre

²⁶ *L'Echo des Concours*, Marc Delmas, 19 janvier 1925.

²⁷ Jules Canteloube à Alfred Bruneau, lettre du 19 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

²⁸ Albert Roussel à Alfred Bruneau, lettre du 18 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

nomination à l'Institut. Mon Dieu comme la justice est lente à venir pour les grands et nobles artistes ! Ce qui console un peu c'est que l'éclat d'un tel acte envers un homme de votre qualité et de votre valeur s'enrichit du rayonnement admirable d'un passé et d'un présent de puissance et de beauté. Notre cœur près du vôtre²⁹. »

Henri Collet, quant à lui, rappelle toute l'humanité qui se dégage des opéras d'Alfred Bruneau et remercie l'Institut d'avoir jugé cette œuvre avec une telle clairvoyance :

Avec joie j'ai appris votre élection à l'Institut. Il y a donc encore en France des gens pour croire à la beauté de la Vie et du Lyrisme !... Tous ceux qui aiment la musique puissante, saine, expressive, venant du cœur et y allant, tous ceux qui veulent une musique humaine applaudiront à cet heureux choix ! Respectueuses félicitations de votre tout dévoué Henri Collet³⁰.

Le plus enthousiaste reste Marc Delmas qui n'atténue pas les propos déjà exprimés dans la presse :

L'Institut vient de s'honorer en appelant enfin le plus grand des musiciens français actuellement vivants (Dût votre modestie en souffrir, cher Maître, tel est mon avis depuis vingt ans. Je n'ai pas changé depuis les temps où je pleurais d'émotion en lisant le *Rêve* et l'*Ouragan* dans une petite chambre d'étudiant de la rue Raynouard ! Et la violence des attaques de vos anciens détracteurs prouve combien ils redoutaient votre triomphe).

C'est chose faite, maintenant, et nous en sommes tout illuminés³¹ !

Enfin, dans ces hommages qui affluent de toute part, les proches d'Emile Zola ne sont pas en reste. Ils se félicitent que Bruneau, représentant du naturalisme et défenseur de la première heure d'Alfred Dreyfus, ait pu entrer dans une institution à laquelle Zola souhaitait appartenir. C'est là une forme de reconnaissance tardive qui est faite au romancier. Georges Clemenceau se rappelle donc au bon souvenir de son ami, se souvenant des heures de luttes passées ensemble lors du procès Zola, en 1898 :

Je ne voudrais pas que vous pensiez que les années qui se sont écoulées depuis nos luttes en commun ont diminué l'estime et l'affection que je vous portais et à laquelle je suis resté fidèle.

C'est un grand plaisir pour moi de vous apporter mes plus amicales félicitations pour la belle élection par laquelle vous venez d'être porté à l'Institut³².

²⁹ Francis Casadesus à Alfred Bruneau, lettre du 18 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

³⁰ Henri Collet à Alfred Bruneau, lettre du 19 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

³¹ Marc Delmas à Alfred Bruneau, lettre du 18 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

L'écrivain et gendre d'Emile Zola, Maurice Le Blond, place cette élection sous la protection bienveillante du disparu et rappelle combien Alfred Bruneau possède une place importante dans leur famille :

Je crains de ne pas savoir vous dire à quel point votre élection à l'Institut nous a fait plaisir. Tous les miens, et jusqu'aux plus petits qui commencent à comprendre, partagent en ces moments heureux l'allégresse des vôtres. Nous leur avons expliqué que l'Aïeul qui vous considérait comme le plus proche de ses frères spirituels, aurait été heureux des justes honneurs qui vous sont rendus.

Pour moi, si profane que je sois en musique, je sens la splendeur et la solidité de votre œuvre, et me réjouis de vous savoir succéder à Fauré³³.

C'est dans le même esprit que Jacques Emile-Zola, fils de l'écrivain, écrit à Alfred Bruneau pour l'assurer de son amitié et l'associer une nouvelle fois à la mémoire du disparu : « C'est avec une très grande joie que j'ai appris votre élection. Avec beaucoup d'émotion je ressens la part que la mémoire de mon Père doit y prendre, peu à peu la justice vient et plus tard vous serez à votre vraie place, associé à la grande mémoire de mon Père. De tout mon cœur, mon cher Bruneau, je vous embrasse³⁴. »

Nous pourrions encore citer les lettres de Nadia Boulanger, Adolphe Boshot, Julien Tiersot, Sadi-Carnot, Alfred Dreyfus ou Tristan Bernard. C'est toute la France politico-culturelle qui se joint d'une même voix pour exprimer sa satisfaction de voir Alfred Bruneau porté aux honneurs les plus hauts.

Par la suite, Alfred Bruneau deviendra un académicien assidu, assistant avec régularité aux séances de l'Académie des Beaux-Arts. Qu'aurait-il écrit dans ses souvenirs de l'Institut à propos de ces séances ? Nul de le sait. Peut-être aurait-il déploré le conservatisme de cette institution coupée du monde musical en action ? Il est certain, cependant, que cette élection fut pour lui une reconnaissance qu'il avait besoin de posséder et de vivre, une récompense de ces nombreuses années de lutte, une réparation pour l'injustice qui lui a été faite et qui lui est encore faite aujourd'hui.

³² Georges Clemenceau à Alfred Bruneau, lettre du 19 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

³³ Maurice Le Blond à Alfred Bruneau, lettre du 18 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

³⁴ Jacques Emile-Zola à Alfred Bruneau, lettre du 25 janvier 1925, coll. Puaux-Bruneau.

En effet, malgré ces lettres et ces témoignages qui montrent l'importance d'Alfred Bruneau dans la musique française de cette époque, cette élection ne relança pas la carrière du compositeur. Il continua sans relâche à créer de nouvelles œuvres, poursuivant la tâche commencée depuis plus de quarante années déjà. Lorsqu'il décéda, le 16 juin 1934, il laissa son fauteuil si chèrement gagné à Paul Dukas³⁵. Mais c'est un ami proche, Henri Büsser, qui hérita de l'habit vert que Bruneau porta pendant neuf années³⁶. Le nouvel académicien, élu en 1938 au fauteuil de Gabriel Pierné, sut s'en montrer digne, comprenant tout ce que cet habit avait de symbolique. L'habit de vert était devenu l'emblème de la justice rendue à Zola et à Bruneau. Le symbole d'un musicien enfin apaisé et délivré de ses vieux démons ...

³⁵ Paul Dukas mourut dès 1935, laissant sa place d'académicien à Florent Schmitt (1870-1958).

³⁶ Büsser et Bruneau étaient très proches. Philippine Bruneau conserva l'amitié de Büsser après la mort de son mari. C'est certainement elle qui lui proposa de porter l'habit d'académicien de Bruneau afin de perpétuer cette proximité entre les deux musiciens.

